

## PORTRAIT : MICHELLE PERROT

*Portrait réalisé sous la direction de Pierre Chaigneau. Préparation : Inès Babans, Justine Delassus, Nicolas Labaye, Thibault Le Hégarat, Juliette Misset, Nicolas Stromboni.*

*Réalisation : Léa Petelle.*

*Montage : Lucie Guyennot.*

Circé. Histoires, Cultures & Sociétés  
<http://www.revue-circe.uvsq.fr>

Entretien disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.revue-circe.uvsq.fr/numero-6-portrait>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Michelle Perrot, « Portrait », in *Circé. Histoires, Cultures & Sociétés*, Numéro 6, 2015.

URL : <http://www.revue-circe.uvsq.fr/numero-6-portrait>  
-----

Distribution électronique <http://www.revue-circe.uvsq.fr>

© Circé. Histoires, Cultures & Sociétés

## HISTOIRE DES FEMMES, HISTOIRE DU GENRE

**Circé :** Parmi les réflexions suscitées par la parution d'*Histoire des femmes en Occident (1991-1992)*, il y a eu celle sur la distinction entre histoire des femmes et histoire du genre. Aujourd'hui on a l'impression que l'histoire des femmes est fondue dans l'histoire du genre. Est-ce que ce champ englobe ce qu'on a appelé dans un premier temps « histoire des femmes » ou bien existe-t-il des recherches historiques faites sur les femmes qui n'entrent pas dans l'histoire du genre ? Quels sont les enjeux d'une telle distinction ?

**M.P. :** Quand elle a commencé, l'histoire des femmes a été, dans les années 1970, l'idée de rendre les femmes visibles. Le silence sur cette histoire nous paraissait très important. C'est un champ de recherche que l'on peut développer de mille manières : le travail des femmes, les images de femmes, les histoires, etc. Le genre, c'est plutôt un instrument d'analyse. Il n'y a pas vraiment un champ du genre alors qu'il y a un champ d'étude sur les femmes. Le genre, c'est un outil d'analyse critique, comme l'a très bien dit l'historienne américaine Joan Scott, qui a précisé ce qu'était le genre pour l'analyse historique dans un article très classique de 1988<sup>1</sup>. Le genre est un outil utile de l'analyse historique. Autrement dit, on peut très bien faire des études sur les femmes avec un objet femme mais en y introduisant davantage le genre, c'est-à-dire la différence des sexes telle qu'elle a été construite par la culture et par l'histoire.

Les historiennes et les historiens, en général, se sont ralliés à la définition de Simone de Beauvoir, c'est-à-dire on ne naît pas homme ou femme, on le devient. La féminité et la masculinité se construisent, ne sont pas les mêmes à travers la culture et l'histoire. Bien entendu le corps est différent et il n'est pas question de nier les différences biologiques mais, au fond, le corps est tout de suite englobé dans un champ culturel et historique. C'est ce qui est véritablement notre objet.

L'histoire des femmes continue, alimentée sans cesse par des biographies, des catégories, des situations de femmes, etc. mais, depuis quelques années, la question de la différence des sexes dans ces sujets s'est beaucoup développée. Ceci étant, il y a aussi des études « genre » qui, notamment, englobent davantage l'homosexualité. L'histoire des femmes a ouvert la voie en déconstruisant les catégories de féminité et de virilité. C'est un sujet en soi qui s'est développé un peu plus tard, peut-être 10 ans après, et qui maintenant connaît une progression importante. Les études « genre » sont donc à la fois une méthodologie, une question et un champ développé à côté de l'histoire des femmes pour englober davantage les hommes ; c'est-à-dire l'histoire du corps masculin, du sport, de la

---

<sup>1</sup> Joan W. Scott, « Gender: A Useful Category of Historical Analysis », *The American Historical Review*, Vol. 91, No. 5. (Dec., 1986), pp. 1053-1075.

compétition, du service militaire, etc., soit toutes les situations masculines nécessitant une histoire propre. Cela se voit notamment à travers des travaux comme ceux dirigés par Alain Corbin, Georges Vigarello et Jean-Jacques Courtine, *Histoire du corps* (2006) et *Histoire de la virilité* (2011) en 3 volumes. Tous ces objets – histoire des femmes, histoire des homosexualités, histoire des hommes dans leur virilité – ont été recomposés dans les études « genre » qui les recouvrent.

## LES SOURCES

***Circé* : Vous décrivez souvent la pénurie des sources, sous ses différentes modalités, qui frappe l'histoire des femmes et les a longtemps maintenues dans le silence. Même lorsque vous travailliez sur l'histoire des grèves, pour votre thèse, quand il fallait reconstituer les mentalités ou la vie quotidienne des ouvriers au XIXe siècle, vous deviez travailler avec des sources lacunaires. Comment l'historien surmonte ce type de difficulté qui touche pourtant la base de son entreprise ?**

**M.P.** : C'est le travail de l'historien que de chercher les sources de tous les côtés. je crois que poser la question, chercher c'est absolument fondamental. Il existe beaucoup plus de traces qu'on ne le croit. On part sur un sujet, on croit qu'il n'y a rien, et puis à partir du moment où on commence à chercher on trouve de plus en plus de choses. Tous les chercheurs ont fait cette expérience là, donc l'hypothèse c'est d'abord qu'il existe des choses et qu'il faut les trouver. C'est la posture du chercheur, c'est ce qu'il y a de passionnant en histoire. D'ailleurs je connais des historiens qui, une fois qu'ils ont trouvé les résultats de la recherche n'ont même plus envie d'écrire ; à la limite la recherche elle-même est un plaisir, une véritable investigation, aller de plus en plus loin, repousser les frontières de plus en plus loin, et c'est déjà une posture intellectuelle tout à fait intéressante.

Deuxièmement : les rapports. D'abord il y a évidemment les rapports entre catégories sociales. Vous avez parlé des grèves, il y a moins de documents sur les ouvriers que sur la bourgeoisie, (j'emploie le mot bourgeoisie comme ça naturellement). Les classes privilégiées ont écrit. Elles avaient l'écriture, elles se faisaient peindre, photographier... et les classes populaires avaient – ont longtemps eu – un déficit de ce point de vue là. Et ceci dit il y a eu une démocratisation. Le plus bel exemple – enfin, sinistre et beau à la fois – qu'on en ait, c'est la guerre de 14-18. Pendant la guerre de 14-18 les soldats écrivent, écrivent, écrivent ! La guerre 14-18 a été un véritable atelier d'écriture : correspondances, carnets, etc, etc. Et on s'aperçoit que c'est presque tous. À ce moment là les ouvriers, les paysans qui sont là – paysans tellement nombreux dans les armées ! – sont des gens qui

ont été alphabétisés. Et d'une certaine manière c'est la guerre, la Grande Guerre qui montre qu'il y a eu démocratisation de l'écriture. Ça fait partie de l'évolution de la démocratie.

Maintenant, les rapports de sexe. Il y a une dissymétrie sexuelle des sources. C'est clair. Et cette dissymétrie sexuelle en France, elle vient de plusieurs raisons. D'une part, les femmes étaient moins publiques que les hommes : on ne les voyait pas, leur rôle était même de rester caché, dans la vie privée, dans la maison. Donc on les enregistre moins, on les voit moins et donc ça fait moins de sources.

Deuxièmement on a moins conservé, souvent, les sources relatives aux femmes que les sources relatives aux hommes. Je parlais à l'instant de la guerre 14-18. C'est un très bon exemple. On a conservé beaucoup plus de lettres de soldats que de lettres des femmes des soldats. Pourquoi ? Parce que les femmes recevaient les lettres et les gardaient, c'était quelque chose de très important de les garder, quelque chose qui témoignait sur le mari, le fiancé, le père, enfin que sais-je... On allait lui montrer, après. C'était presque son journal. Puis c'était un souvenir potentiel, il y a eu tellement de morts... Mais les lettres des femmes... les soldats, ils se posent la question, « Est-ce que je les garde ? ». Ça finit par peser très lourd. Alors quand ils sont obligés de changer de tranchée, de lieu, ils les détruisent. Et puis en dehors même des destructions, il y avait le fait qu'ils étaient mitraillés, bombardés, et que tout ça volait en éclat. Et d'ailleurs il y a des images littéraires ou même des photos qui représentent, montrent des champs de batailles où il y a toutes sortes de douilles, de corps... et de papiers. Et ces papiers ça peut être des lettres des femmes. Donc voilà un exemple de dissymétrie sexuelle des sources.

Et puis d'autre part, et c'est peut-être une troisième raison : les femmes souvent détruisent leurs propres sources – tout au moins autrefois, c'est beaucoup moins vrai maintenant. Il y avait

l'idée, au fond, qu'une femme n'a pas à paraître, et il y a eu une « autodestruction » des sources. Par exemple les femmes détruisaient leurs lettres d'amour ; les lettres d'amour ce n'est pas quelque chose que les enfants ont à lire, ce n'est pas pour eux. Et même aujourd'hui, beaucoup de femmes se posent la question de savoir « qu'est-ce que je ferais de mes lettres d'amour ? est-ce que je vais les brûler, ou les transmettre ? » Donc il y a eu cela, longtemps. Tout ça, c'est beaucoup moins vrai aujourd'hui, il y a une beaucoup plus grande égalité des conditions et des attitudes, mais c'était vrai beaucoup par le passé, donc il y a moins de sources féminines. Mais ceci étant il ne faut quand même pas exagérer, et moi même j'ai exagéré dans certains textes, autrefois, sur le silence de l'histoire à propos des femmes. Ce silence est vrai mais il y a quand même beaucoup de sources sur les femmes aussi.

## LA PLACE DE L'ETUDE DES REPRESENTATIONS

**Circé :** On a beaucoup parlé aussi de la place à donner à l'étude des représentations, de l'analyse des discours sur les femmes. Ces débats soulevaient des problématiques assez typiques du *linguistic turn*. Peut-on dire que vos collègues et vous avez été des pionniers de l'appropriation en France de ce courant ? Qu'est-ce qui expliquerait que vous y étiez plus sensible que d'autres ?

**M.P. :** La notion de représentations est apparue, en France, dans les années 1970- 1980 justement, dans ces temps de renouvellement considérable de l'histoire, et cela venait surtout de la littérature au fond, du *linguistic turn* et de l'importance de la réflexion sur la textualité. Cela vient aussi de Paul Ricoeur. Le discours, la prise en compte du discours. Au fond, l'histoire est-elle autre chose qu'un discours ? C'est la grande question que l'on s'est posée en donnant des réponses naturellement variées à cela.

L'histoire des femmes est forcément très sensible à ce thème là. Pourquoi ? Parce que les femmes sont d'abord des représentations. Elles sont des représentations : elles n'écrivent pas elles-mêmes. Elles sont vues, elles sont parlées par les hommes, par quelques femmes aussi bien sûr, par de plus en plus de femmes mais, au départ, par des hommes. Ce n'est pas que l'on ne parle pas des femmes dans le passé, mais on en parle de l'extérieur. Très souvent, les philosophes qui sont les premiers à en avoir parlé, parlent de *la* femme. La femme en général. « La femme est... ». Tout le discours de Platon, d'Aristote, de Saint-Thomas, des philosophes modernes, Kierkegaard et autre, c'est toujours *la* femme, ce ne sont pas *les* femmes. Tout notre effort, celui des historiennes des femmes, a été justement de passer de *la* femme *aux* femmes, plurielles, singulières, multiples, non conformes aux stéréotypes constamment répétés à leur égard par la philosophie. Il y a donc une représentation de *la* femme dans les discours, on parle beaucoup des femmes, « d'elles il est tant parlé », mais toujours comme cela, avec ce discours extérieur qui leur attribue des qualités, des qualificatifs nombreux.

Et puis, deuxièmement, en dehors du discours, il y a les représentations matérielles. Les femmes sont un grand objet de peinture. Les peintres passent leur temps à peindre les femmes. Que ce soit dans les scènes religieuses (la Vierge Marie, les saintes), les femmes sont vraiment au cœur de la peinture médiévale. Les impressionnistes, pour sauter par-dessus les époques, que font-ils d'autre que de peindre des femmes dans leurs intérieurs, dans leur jardin ou des portraits d'amies ? Les femmes sont donc là, absolument partout, mais elles sont des représentations à la fois discursives et

matérielles. On se trouvait donc devant ce problème et, nous trouvant devant ce problème, on était amené à réfléchir à la question des représentations. Oui, nous avons été partie prenante de la réflexion sur les représentations.

#### LIENS ENTRE MICRO ET MACRO HISTOIRE

***Circé* : Les situations que vous décrivez dans vos ouvrages donnent l'impression que vous êtes une historienne très attachée à l'individu, à l'échelle humaine (que vos sujets d'étude soient les ouvriers, les femmes, les personnes incarcérées). Vous approchez la vie des individus, mais sans pour autant chercher à donner de la couleur par l'anecdote, sans sombrer dans l'émotion. Vous décrieriez-vous comme une historienne de l'individu et de son horizon quotidien ?**

**M.P.** : Peut-être pas. Je ne me définirais pas absolument uniquement comme une historienne de l'individu mais il est vrai que ces destins singuliers, ces personnes singulières, qu'il s'agisse des ouvriers, des incarcérés ou des femmes, ce sont des choses qui m'intéressent particulièrement. Mais je crois qu'en cela je ne suis pas singulière. Je pense que je suis portée par une évolution générale de l'histoire dans les vingt dernières années si l'on peut dire, qui en quelque sorte a renoué une alliance disciplinaire fondamentale avec la littérature.

La littérature avait été longtemps pour les historiens comme une source impure. Je viens de l'histoire économique et sociale, c'est à dire une histoire très quantitative et sérielle ; mes maîtres aimaient la littérature mais en privé. Mais pas comme source d'histoire. On a complètement changé de position, on a réintégré la littérature parmi les sources historiques, on a réintégré la biographie qui était un mauvais genre aussi, qui était considéré comme un genre frivole, un genre pour grand public, mais pas un genre scientifique. À la fois par les historiens et quelques fois par les sociologues. Il y a certains textes de Pierre Bourdieu à cet égard, par exemple sur le fait que biographie, autobiographie, tout cela ne serait pas sérieux en définitive. On a changé de ce point de vue là, on a réintégré cette préoccupation dans le champ historique. Et on a réintégré aussi d'une autre manière le « je » de l'historien qui écrit. Donc toutes ces raisons sont des diagonales de personnalisation, d'individualisation, de personnification qui ont fait que, oui, les individus sont beaucoup plus présents dans l'histoire collective. Mais je pense qu'il ne faut pas perdre du tout le sens du collectif et toujours replacer l'individu en question dans la société qui l'a produit. Toujours se poser la question du rapport entre le « je » qui écrit ou le « je » de l'objet et le contexte, la société dont il est en quelque

sorte le produit. Donc quand l'historien fait une histoire individuelle, elle est quand même très liée au collectif.

### LES HEROÏNES... ET LEURS ADVERSAIRES

**Circé :** **Lorsqu'on veut s'intéresser aux figures qui ont marqué l'histoire des femmes, on trouve beaucoup de travaux sur celles qui se sont rebellé ou ont adopté un point de vue critique sur la condition féminine. Ne serait-il pas aussi pertinent d'étudier les figures conservatrices, ou réactionnaires, des femmes qui se sont prononcées contre les revendications féministes, ou les ont critiquées ?**

**M.P. :** Vous avez entièrement raison, il serait aussi intéressant, et il est très important de regarder pas uniquement les héroïnes, les féministes, qui sont dans ce qu'on pourrait appeler disons le mouvement d'émancipation des femmes. Absolument, c'est même fondamental. Je vais d'ailleurs vous en donner un exemple. Une de mes collègues, Rita Talman, qui est décédée l'année dernière, était spécialiste à Paris 7 des études germaniques et elle a beaucoup travaillé sur les femmes et le nazisme. Elle n'étudiait évidemment pas seulement les femmes qui avaient résisté au nazisme, qui étaient en fait minoritaires en Allemagne pour des quantités de raisons, mais elle étudiait plutôt les femmes qui avaient adhéré au nazisme, par exemple dans des associations pronazies, où elles avaient eu des places importantes, des promotions sociales, comme il y en a dans tous les régimes. Et aussi pas seulement celles qui avaient eu un rôle actif, mais comment la ménagère modeste chez elle dans sa famille, a été obligée – mais peut être a adhéré – au nazisme, a consenti.

Il ne faut pas éliminer dans nos sociétés les problèmes du consentement. C'est très important. Une société fonctionne à la fois par la résistance, par exemple la résistance au nazisme, et par le consentement. On le sait bien en France par rapport à Vichy. On ne peut pas se contenter de travailler sur les résistants et sur les rebelles. On sait bien qu'il y a eu une grande partie de l'opinion française qui a été pour le moins passive. Ce sont des sujets d'histoire difficiles mais très importants. Pour les femmes c'est pareil. On pourrait d'ailleurs se poser une question. Parce qu'a priori les femmes sont dominées. Elles devraient le sentir, elles devraient s'en rendre compte, et aller vers le chemin de la libération. Et il n'y en a beaucoup tout de même qui disent : « Moi je ne suis pas féministe et je n'aime pas les féministes... » Pourquoi ? Est-ce qu'il n'y a pas aussi une question de séduction ? Les rapports masculins féminins sont beaucoup fondés sur la séduction. Et la séduction a été construite aussi, d'une certaine manière. Qu'est-ce que c'est pour une femme d'être séduisante, traditionnellement ? C'est d'être belle, d'être gentille, c'est être attirante, pas trop contrariante... Donc

l'identité féminine suppose le « oui » plus que le « non ». L'identité masculine est beaucoup plus à l'aise avec le « non ». L'homme révolté, l'homme debout, l'homme qui dit : « non », c'est une figure formidable de la masculinité, tandis que la culture féminine est une culture du «oui». Une culture de la soumission, de l'adhésion, du consentement, du calme, du sourire... Une femme qui contrevient à ces manières de faire risque de quitter le champ de la séduction. C'est un *risque*. Donc, oui, ce sont des questions très compliquées, mais il faut les prendre à bras le corps.

**Circé : Ici vous opposez des icônes du féminisme à une masse plus indistincte de femmes qui auraient « consenti ». Or ce qui est assez frappant en ce moment, c'est qu'on voit apparaître des icônes d'une résistance au féminisme. Pensez-vous que cela mérite aussi de faire l'objet de l'histoire des femmes ?**

**M.P. :** Bien sûr. Il y a l'apparition de figures, qui n'oseraient peut être pas se dire antiféministes, mais qui se situent dans une féminité classique. Je pense à Marine Le Pen. C'est un cas très intéressant à étudier, car à la fois, elle contrevient au cliché de la femme hors du pouvoir : c'est une femme *de* pouvoir, elle contredit le père, et donc, elle est subversive

d'une certaine manière, d'où d'ailleurs la séduction qu'elle peut exercer sur des femmes qui ne savent plus très bien se situer, qui se disent : « oui, Marine Le Pen est une femme qui résiste. »... et en même temps, le discours de Marine Le Pen est un discours plutôt sur la femme au foyer, avec allocations non seulement familiales, mais l'idée du salaire au foyer. Marine Le Pen dit : « si les femmes doivent rester au foyer, elles doivent pouvoir recevoir un salaire. C'est-à-dire qu'être au foyer serait considéré comme une profession. C'est une question qui a été beaucoup discutée par les féministes dans les années 1970-80. Les féministes étaient très divisées sur ce point. Il y avait une minorité qui disait : « oui, ça serait juste, parce que cela permettrait de reconnaître la valeur du travail domestique ». Et la majorité disait : « non, parce que si on fait ça, on va enfermer les femmes au foyer, et elles n'en sortiront pas. Donc vous avez raison, il faut tout à fait travailler sur les femmes, les icônes, qui se situent dans un autre champ que le féminisme.

#### HISTOIRE DU TEMPS PRESENT, ENGAGEMENT MEDIATION.

**Circé : Vous écrivez que l'historien écrit pour son temps. Or, on constate un décalage certain entre les avancées de la recherche universitaire depuis une vingtaine d'années sur les questions de genre et sa réception par le grand public (les femmes qui revendiquent ne pas avoir besoin du féminisme en ce moment, le fait qu'il soit question de « théorie du genre... »). La place que vous occupez dans le milieu de la recherche et dans l'espace**



**médiatique vous désigne comme une interlocutrice privilégiée pour traiter de l'histoire des genres. Vous percevez-vous comme une médiatrice de l'histoire des femmes ? Ou bien vous qualifieriez- vous plutôt d' « historienne dans la cité » (cf. Vidal-Naquet) ?**

M.P. : Ma réponse est oui. Comme Vidal-Naquet – que je respecte, admire et qui a été un ami aussi – je suis surtout une historienne dans la cité, pas spécialement une médiatrice. Si je le suis, c'est en vertu d'une certaine situation. Il se trouve que j'ai fait pas mal de radio pour des raisons diverses et variées. Par *Les Lundis de l'histoire* par exemple. Comme je l'ai fait pendant à peu près vingt-cinq ans, ça m'a donné une formation. Au point que très souvent je considérais que c'était presque mon métier. J'en étais venue à avoir une optique de quasi- professionnelle. Je me sentais très bien dans la radio ; je me disais toujours que j'aurais mieux fait de faire ce métier-là que celui d'historienne (sourires). Je n'aime pas du tout la télévision. Aujourd'hui on en fait un peu pour vous, pour votre journal, autrement je n'aime pas du tout. Par contre, la parole à la radio c'est quelque chose que j'aime bien, mais c'est une situation. C'est une possibilité. Il faut donc en profiter pour en effet diffuser les choses auxquelles j'ai accès, entre la recherche et un plus grand public. Enfin ce n'est pas une posture dont je ferais un idéal. La posture idéale, c'est celle de l'historienne dans la cité tout simplement.

Ce que je voudrais dire aussi à propos du rapport entre l'historien et le temps présent : l'historien est en général – pas spécialement pour l'histoire des femmes – toujours un petit peu en position de médiation. Il écrit dans son temps, pour son temps. Il écrit un livre d'histoire pour un public qui est dans son temps, donc qu'il le veuille ou non il est dans cette position de médiateur. Cela l'est peut-être plus quand on a envie de changer les choses. Par exemple faire connaître l'histoire des femmes. Cela pousse peut-être plus à être médiatrice. Autrement c'est une position générale de l'historien.

Ce que je voulais dire aussi, c'est qu'il n'est pas nécessaire de travailler dans cette optique ou de choisir nécessairement des sujets du temps présent. Pas du tout. Dans les années 1975-1980 à Jussieu/Paris 7, il y avait des collègues (qui étaient un petit peu maoïstes) qui nous parlaient beaucoup de « sommation du présent ». Le présent, nous sommait, disaient-ils, d'écrire pour le présent. Alors les collègues d'histoire ancienne avec lesquels j'étais disaient « C'est exagéré : nous nous travaillons sur Platon, Socrate, ou les banquets... (une de mes collègues faisait une thèse sur les banquets à l'époque grecque). Nous travaillons sur des objets anciens, avec des sources anciennes. On ne peut pas faire n'importe quel salmigondis, traduction... Bien sûr qu'on va essayer d'écrire pour le temps présent, mais il faut aussi respecter le champ de recherche de chacun, les techniques de chacun, puis se dire qu'un sujet qui peut paraître très éloigné, après tout en dit autant aux gens que

des sujets beaucoup plus proches. De ce point de vue-là, il y a une grande diversité des objets d'histoire et il faut surtout respecter les méthodes et les chemins de chaque objet d'histoire. Il faut être libre.

### LA DIFFICILE QUESTION DU PROGRES

**Circé :** En 1992, durant le colloque qui a suivi la publication d'*Histoire des femmes en Occident*, Roger Chartier soulignait la complexité de la notion de progrès lorsqu'on veut l'appliquer à l'évolution de l'histoire des femmes. Les femmes ont plus de visibilité dans l'espace médiatique et dans l'histoire grand public, mais s'agit-il d'un réel progrès quand on constate le traitement qui leur est réservé ?

**M.P. :** Alors d'abord derrière tout ça, vous posez la question du progrès et le progrès est une notion problématique. C'est une notion qui a été élaborée surtout au XIX et au début du XX siècle et que les historiens de l'époque avaient intégré. À savoir que l'histoire était un peu linéaire : on allait vers un progrès absolument infini. Dans les années 1900, avant la guerre de 14, il y avait de tels progrès scientifique et techniques, que oui, on pouvait avoir le sentiment qu'on n'en finirait jamais du progrès. Ce progrès a été éprouvé par les guerres, il nous a montré qu'il pouvait se retourner contre les hommes et être aussi bien un instrument de destruction terrible. On peut citer l'ypérite pendant la première guerre mondiale : c'est la première fois qu'on a utilisé le gaz comme gaz de combat et c'était une découverte de l'industrie allemande et française. On n'en finirait pas de montrer que le progrès peut se retourner contre les gens. Donc on a été amené à une critique de la notion de progrès.

Aujourd'hui on n'aborde plus cette notion de la même façon et en histoire c'est la même chose. On a plutôt devant l'histoire l'idée de recomposition : les relations entre classes sociales, entre le pouvoir et le savoir, entre les hommes et les femmes, se composent et se recomposent sans cesse. Les réponses données par une génération ne valent que pour cette génération ou celle venant après, et de nouveaux problèmes vont se poser ensuite, nés souvent d'ailleurs des « progrès » précédents. Il va falloir que la génération suivante reconsidère les questions posées et élabore d'autres réponses. Donc l'histoire n'adhère plus à la question du progrès mais prend plutôt la perspective de la recomposition et du questionnement sans cesse posé.

Pour venir à la question plus précise des femmes dans l'espace médiatique, c'est en effet un très bon exemple. Car d'un côté les femmes protestent contre le fait de leur silence, de leur mise en retrait, etc. Et de l'autre elles sont mises en lumière : il y a de plus en plus de femmes publiques, elles écrivent de plus en plus, etc. Et immédiatement il y a des effets pervers. Prenons le cas du pouvoir :

ce n'est pas parce que les femmes arrivent au pouvoir qu'elles vont résoudre les problèmes de la cité. Ce ne sont pas des fées, ce sont des citoyennes et des citoyens comme les autres et elles sont affrontées comme les autres aux problèmes du moment. Les gens diront qu'elles sont incompetentes, peut être n'ont-elles pas encore toutes les compétences nécessaires. C'est possible, mais très souvent on observe qu'elles le sont, compétentes, comme les hommes. Pourtant, souvent parce qu'elles sont des femmes, on va dire que c'est le fait d'être femme qui explique leur échec. En réalité cela n'est pas lié à leur féminité.

Il y aussi l'exemple que vous employez de la publicité sur le corps : le corps des femmes à toujours été un support de publicité, cela ne date pas d'aujourd'hui mais c'est vrai que dans l'industrie actuelle, il l'est plus que jamais. On peut se poser la question. Certaines cultures le font comme les cultures du voile. Au fond, si il y a les réactions si vives dans certaines régions du monde contre l'image des femmes, et le fait qu'on voile des femmes, cela vient de raisons religieuses, premièrement, mais deuxièmement, cela vient aussi d'une forme de protestation : « notre culture, disent ceux qui voilent les femmes, est contre cette image de femmes montrées dévergondées visibles partout. Cela peut s'enraciner dans une espèce d'exubérance excessive sur les affiches publicitaires. Et cela peut servir d'argument même si cela reste un très mauvais argument.

**Circé : Mais, par exemple, on pense aussi à une histoire grand public qui accorde de la place à des femmes dans l'histoire mais qui pour autant continue d'être attachée à des clichés sur les femmes, le rôle des femmes, etc. Donc on a une histoire grand public qui ne s'est pas nourri de l'histoire universitaire sur les femmes.**

**M.P. :** Absolument, et il faut peut être dire que du temps où il n'y avait pas d'histoire des femmes, disons une histoire universitaire des femmes, il y a toujours eu des publicitaires, des écrivains, des publicistes au fond, qui ont écrit sur les héroïnes, généralement les reines, les saintes et les courtisanes, ces trois catégories. Cela est très vieux, il y en avait même beaucoup : on aimait beaucoup écrire sur Blandine, Jeanne d' Arc, Marie Antoinette, Catherine de Médicis, etc. Mais peut être qu'aujourd'hui, c'est plus fort que jamais. Dans le sillon d'une histoire des femmes plus ou moins reconnue, on a vu proliférer des biographies de toutes sortes, vite faites, qui on un petit peu exploité le champ développé de l'histoire des femmes. Effectivement, cela existe de plus en plus mais qu'est-ce que vous voulez... liberté ! (rires), les gens peuvent écrire, on est quand même dans un marché libre.

On peut peut-être parfois regretter qu'il y ait des lecteurs quand on voit la médiocrité de certains textes à nos yeux. On se dit quel dommage de passer encore tant de temps sur telle

courtisane avec les clichés habituels. On peut le regretter mais c'est à nous de faire des textes à la fois plus scientifiques et plus séduisants.

### L'HISTOIRE DES « SANS-PAROLE »

**Circé :** Vous avez œuvré en quelque sorte à donner la parole aux « sans-parole » : les ouvriers, les femmes, les personnes incarcérées, à les faire sortir du silence de l'histoire. Considérez-vous que ce but est désormais atteint ?

À l'heure actuelle, les recherches en histoire et en sociologie prennent plus volontiers en compte la question du genre, et s'intéressent à toutes sortes de marginaux... Demeure-t-il selon vous d'autres « sans parole » à faire émerger des « silences de l'histoire » ?

**M.P. :** Bien sûr que l'on en n'a pas fini avec les « sans-parole ». Les « sans-parole », au fond, représentent la majorité de l'histoire. Ceux dont on parle, c'est très peu de choses. À la fois j'ai dit au début qu'il y avait beaucoup plus de traces qu'on ne pouvait le penser, qu'au fond, l'histoire, c'est un petit peu comme la géologie, il y a plusieurs couches, des choses superposées et l'historien est celui qui va chercher dans des couches de plus en plus profondes pour faire émerger un petit peu. Mais c'est vrai que la majorité des gens, on en n'a pas parlé. Donc il reste beaucoup à faire, dans toutes les périodes de l'histoire, pour faire émerger ces sociétés sans écrit quelquefois, sans parole, avec des méthodes diverses et variées pour les faire ressurgir, parce que cela permet mieux de comprendre l'histoire en général, ça lui donne de l'épaisseur, permet de comprendre des phénomènes qu'on n'a peut-être pas compris, donc oui il reste énormément de choses à faire.

Au sujet des catégories actuelles, mais là ce n'est pas une parole d'historienne, c'est plutôt une parole de citoyenne ou de sociologue : Regardez les migrants, le flot des migrants qui « assaillent » (entre guillemets naturellement) l'Europe en ce moment de tous les côtés. Ces gens passent dans notre paysage. À Calais ils vont y rester, espérons pas trop longtemps, espérons qu'ils vont arriver à passer en Angleterre, puis ils vont se fondre après. Donc, quelle a été leur histoire ? On n'en sait très peu là- dessus.

Il y a ATD Quart-Monde (Aide à Toutes Détresses), fondée il y a quarante ans, par un prêtre, qui s'appelait Joseph Wresinski, qui était un polonais d'origine. Cet homme avait été indigné après la deuxième guerre mondiale par la misère qu'il voyait autour de Paris, notamment dans la région de Noisy-le-Grand. C'est un peu un autre Abbé Pierre. Le problème du logement après la guerre était absolument terrible, le problème de la faim également. Ce qui est intéressant dans le cas de Joseph Wresinski, c'est qu'il ne parlait pas seulement de vie matérielle mais de la mémoire. Il disait que leur

pauvreté ne vient pas seulement de problèmes matériels mais du fait qu'ils ne savent plus leur histoire, ils ne connaissent plus leurs ancêtres et personne ne les connaît. Il avait fondé ATD Quart-monde toujours dans l'idée de donner la parole à ces gens. C'est-à-dire, avec souvent des universitaires, qu'il conviait à travailler avec eux. Moi-même j'ai été amenée à travailler quelque temps avec eux.

Comment est-ce qu'on peut faire pour qu'ils parlent ? Ça voulait dire, souvent, bien sûr, une parole orale, une parole enregistrée et ensuite une histoire, et puis ça voulait dire aussi qu'un jour ces gens devraient être en mesure d'écrire leur propre histoire. Et c'est ce qui s'est produit. Progressivement, en une génération, ils ont réussi, surtout le groupe d'ATD Quart-monde, qui existe dans toute l'Europe, à faire ça. Je trouve que c'est un très bon exemple, parce que ce sont des gens dont personne ne se serait soucié si eux-mêmes – il a fallu que quelqu'un leur donne l'idée, c'est toujours un peu le problème – n'avaient pas véritablement raconté ce que c'est que d'être pauvre.

Au fond, l'historien, quand on est privilégié soi-même, on peut avoir toutes les sympathies du monde pour les gens pauvres, mais on ne sait absolument pas ce que c'est. Donc qu'ils disent eux-mêmes ce qu'a été leur pauvreté, les difficultés qu'ils ont eues à être alphabétisés... ce sont des choses très importantes. Il y a eu plusieurs autobiographies qui ont été publiées, elles sont d'un très grand intérêt. Donc il reste beaucoup à faire.